

Bertrand VICHYN

# *Le plagiat : entre le vol des pensées et leurs transferts*

*Comme une des cigales aux longues pattes  
Qui toujours vole et saute en volant*

**P**hénomène intéressant la création, le plagiat alimente la rumeur, fait scandale pour la presse, est condamné par les tribunaux et donne parfois corps à l'angoisse des auteurs. Éveillés en sursaut, ils s'interrogent : « Telle idée de mon livre est-elle bien mienne ? ». Bien évidemment il n'est pas nécessaire d'être publié pour être étreint par de tels sentiments. Si les tribunaux demandent la chose éditée comme preuve, les sentiments générés par la question de l'appartenance des idées dépassent et de loin le plagiat établi à tel point qu'il me semble loisible d'inclure notre sujet dans une entité plus vaste, celle du vol de pensées qui regroupe aussi bien les petits larcins intellectuels auxquels nous nous livrons quotidiennement que les propos psychotiques où nous entrevoyons une véritable souffrance liée à la propriété des idées. Aussi envisagerons-nous le plagiat à la fois comme forme banale, atténuée, de la maladie mentale et comme événement extraordinaire qui relève du processus de la création.



*Petits vols de cigale*

Sous ce dernier angle, la question du plagiat a été récemment abordée dans le magazine *Lire*. On y rappelle que le « vol d'esclaves » est une des étymologies du mot plagiat, mais en psychanalyse, hélas, c'est à des esclaves du vol que nous avons affaire. Plus loin, Bernard Pivot, célèbre chroniqueur français, créateur et présentateur de la fameuse émission télévisée « Apostrophes », voit dans le plagiat une forme de kleptomanie où le coupable fait montre d'un art exceptionnel de la mémoire<sup>1</sup>. Restitution fidèle mais non sans faille, rétorquerais-je, car le plagiaire oublie de signaler la propriété d'autrui par des guillemets et autres notes de bas de page faisant ainsi de son geste, un acte digne de la *Psychopathologie de la vie quotidienne*. Hostilité ou amour envers celui qui subit cet acte ? Pivot, quant à lui, souligne l'admiration du plagiaire pour l'original et, par là même, pour son auteur. Centrons-nous sur ce détail et dès lors notre approche sera psychopathologique, là où d'autres chercheurs de talent ont porté leur intérêt vers une généralisation du plagiat comme phénomène apte à éclaircir le processus de pensée où, plus précisément, d'écriture<sup>2</sup>.

Notre cap ainsi fixé, poursuivons seuls ces préliminaires pour considérer la différence entre le plagiat et le pastiche. Le pasticheur est ce voleur de pensée avoué qui, de surcroît, sait se faire pardonner : par son brio lorsqu'il s'agit d'un exercice sans intention ironique, par la qualité de son esprit lorsqu'il s'agit d'une parodie. Ainsi, chez Freud, le cas de l'homme spirituel qui, par l'art des mots, transcende l'obscénité du *Witz*.

Si le pastiche est aussi présent dans les arts plastiques, le plagiat ne concerne que le monde des représentations rendu par l'écriture, y compris éventuellement l'écriture musicale avec son domaine des affects. Dans les arts plastiques n'interviennent, outre le pastiche, que le faux, la copie et la reproduction. Jusqu'à Gutenberg, les livres aussi se sont multipliés par la copie, mode qui est revenu en plus fidèle récemment, grâce aux machines Xerox et autres. Opposons pour l'exemple deux actions scandaleuses : le faux dans la peinture et le plagiat dans la littérature. Chez le faussaire, en effet, il s'agit de renoncer à soi, de se faire oublier soi, à seule fin de passer

pour le Maître, tandis qu'afin de passer pour un Maître, c'est l'auteur que le plagiaire oublie. Mais son évitement ne fait que révéler cette vénération quasi religieuse pour la performance magistrale qui anime aussi le faussaire. En revanche, si nous voulons chercher à tout prix dans la peinture une situation équivalente au plagiat littéraire, nous parlerons d'influence, d'école, d'oeuvre réalisée à la manière de... Cela montre qu'il existe une particularité du monde des idées, des messages, voire, pour le cas de la musique, de l'affect. La propriété de l'image est-elle plus évidente que celle qui s'exerce sur les idées, ou l'influence du Maître est-elle considérée ici comme inévitable ? Il est certain que l'apprentissage est mieux perçu dans les arts plastiques que dans la littérature. Dans le monde des mots nous devons surprendre avec la nouveauté du propos et du style. Cette singularité « narcissique », phénomène somme toute assez récent dans la culture, est pour nous le signe distinctif de la psychologie de l'artiste par opposition à celle de l'artisan qui, lui, semble plus prêt à reconnaître l'existence d'un transfert de savoir-faire, et par là même se soucie bien moins du plagiat, qu'il soit dans la position du plagiaire ou dans celle du plagié. L'opposition idéale artiste-artisan que nous venons de mettre sur pied se fonde sur celle que fit Freud entre l'amour narcissique et l'amour d'objet. Mais, dans un cas comme dans l'autre, ce sont là des typologies qui doivent être dialectisées. En effet notre opposition chancelle devant l'exemple de l'enseignement scolaire qui, bien qu'appartenant au monde de la pensée abstraite, ne réagit pas selon le modèle du singulier narcissique. Hegel dans *Principes de la philosophie du droit* distingue, d'un côté, la propagation des sciences qui admet la répétition et, de l'autre, l'oeuvre littéraire qui ouvre sur la question du plagiat. L'enseignement scolaire semble être assujetti aussi à la tradition plutôt qu'à la nouveauté, car il invite les enfants à énoncer des théories comme si elles leur appartenaient. Pour le pédagogue la question de la propriété des idées s'efface devant la nécessité de la répétition. Personne, semble-t-il penser, ne pourrait être abusé au point de croire qu'un enfant ait pu trouver seul telle idée. Ce qui compte ici c'est l'adhésion de l'écolier au credo scientifique, on attend surtout de lui qu'il déclare que la terre est ronde et que l'homme descend du singe...

En suivant la comparaison entre, d'un côté, l'apprenti ou l'artisan et, de l'autre, l'artiste, un moraliste s'empresserait d'accuser la société qui est la nôtre. Pour avoir fétichisé la création et la nouveauté à tout prix, s'écrierait-il, elle pousse ses membres à l'exhibitionnisme. Ne rions pas du choix des mots, ni des idées et remercions notre homme qui, par son courroux, nous offre l'occasion de mélanger le thème qu'il vient de nous apporter, celui de l'exhibitionnisme, avec celui du plagiat. Le mouvement est aisé car ce dernier n'est qu'un déplacement de la perversion sexuelle avérée. S'il est de l'exhibitionnisme dans toute création au moment où elle se donne à voir, il lui manque un élément essentiel : le danger. Ce desideratum de l'acte exhibitionniste, c'est le plagiaire qui le satisfait lorsque, sous une contrainte intérieure qui lui est inconnue, il ignore cette honte d'être découvert, et dont la seule évocation suffit normalement à empêcher l'acte. Pourquoi oublie-t-il quelques signes typographiques, une note de bas de page et autres ritournelles de langage qui pourraient le sauver de l'opprobre ? Arrivés en ce point, nous devons donc ajouter au thème de l'admiration que nous avons noté l'amour du danger qui caractérise le plagiaire. « Pourquoi voler des pages dans le livre d'autrui alors que le risque d'être pincé est considérable ? », s'interroge Bernard Pivot<sup>3</sup>. Les deux thèmes, observerons-nous, se complètent car l'admiration pousserait le plagiaire à affronter le danger d'être découvert comme tel. Il serait loisible d'y trouver une des formes les plus folles de l'éloge. À moins que, dans certains cas, l'admiration première ne soit pas le bon principe explicatif et qu'il faille chercher, comme dans l'explication classique de la kleptomanie, à travers l'envie du danger, une culpabilité inconsciente qui se satisferait ici avec la première pensée à plagier qui tombe sous la main.

Il s'agit là d'un choix théorique crucial que nous remettrons au travail dans nos conclusions. Gardons par-devers nous le versant psychotique du « vol de pensées » et ce triptyque psychopathologique — plagiat, kleptomanie et exhibitionnisme. Et, pour mieux nous permettre de tenir le cap du sentiment de l'admiration, introduisons une autre appellation générique pour l'objet que nous nous sommes proposé d'étudier ; grâce à elle, nous examinerons un nouveau phénomène plus large et ne portant pas le poids du jugement, voire de l'injure, enfermé dans les mots « plagiat » et « vol ».

*Il m'apparaît, sauf le respect de Votre Grâce...*

que nous pourrions adopter pour le sujet de notre étude l'expression *transfert de pensées*. Elle ouvre sur le transfert dont nous savons qu'il lie l'actuel et l'infantile et sur la réactualisation possible de la situation première, le *transfert originaire*<sup>4</sup>. Mais elle désigne aussi ce phénomène obscur qui a tellement marqué Freud, la télépathie, cette transmission de pensées qui se dit en allemand *Gedankenübertragung*.

*Le vol du faucon et autres coups de becs*

Notre thème ainsi problématisé, il nous faudra nous tourner plus ouvertement vers la clinique pour approfondir notre propos. Les histoires — pluriel que je choisis pour en marquer la complexité, le caractère foisonnant et partiel — vécues par Freud fournissent des lieux propices à « nos sauts de cigale », car le créateur de la psychanalyse, comme tout participant à un savoir, s'est bien évidemment heurté lui aussi au problème du transfert des pensées. En amont, se pose le problème de ce qu'il a pris à autrui et, en aval, de ce qu'il s'est fait prendre.

À ses débuts, Freud a été tout particulièrement confronté aux messages énigmatiques de ses prédécesseurs. Énigmatiques pour eux, ces messages offrent peu à peu à Freud des sources d'inspiration au travail et, par là même, lui deviennent compréhensibles. Il réussit ainsi le vol de pensées parfait, s'inspirer des idées d'un Breuer, par exemple, sans que celui-ci songe un seul instant à les revendiquer, car elles lui reviennent par la voie de la projection : exprimées par Freud, elles se font monstres pour Breuer, bien qu'inconsciemment siennes, elles lui répugnent maintenant et dès lors ne peuvent lui appartenir. Tel cet aperçu fugace d'éminents représentants de l'establishment médical, Charcot, Breuer, Chrobak sur l'importance de la sexualité dans l'étiologie de l'hystérie dont Freud fera ses choux gras. Mais Freud ne reconnaît pas toujours ses dettes intellectuelles. Vers la fin de sa trajectoire, sous la pression des disciples et autres admirateurs souvent « ambivalents », il lui arrive de se défendre contre le soupçon d'avoir été secrètement influencé, telle sa « non-rencontre » avec Popper-Lynkeus qui

avait développé un train d'idées assez similaire à l'un des thèmes de *L'interprétation des rêves*<sup>5</sup>. En revanche, il retrouve des sources d'inspiration qu'il avait jadis ignorées, de façon consciente du moins, telles Ludwig Börne qui, dans son écrit sur l'art de devenir écrivain, avait préfiguré l'emploi de l'association libre<sup>6</sup>. Comme précurseurs, les artistes ont toujours été acceptés avec un certain empressement par Freud ; leur statut excluait-il à ses yeux la compétition qu'il pouvait redouter du côté des scientifiques ? Voici même un exemple de mauvaise foi : « Je n'ai jamais affirmé que le narcissisme n'était pas ma pleine propriété, j'ai simplement mentionné qu'il fut d'abord effleuré littérairement par d'autres<sup>7</sup>. »

Le choix scientifique *versus* artistique ne doit pas nous faire oublier une troisième catégorie d'où Freud, et nous après lui, tire une grande partie de son inspiration : les patients. Ici nous rencontrons bien évidemment le rôle de « transféreur d'idées » dévolu au psychanalyste dans la cure. Par des interprétations, des constructions et de la théorie en général, celui-ci transporte vers le connaissable certains des messages énigmatiques de ses patients et, grâce au cadre et à d'autres moyens qu'il maîtrise plus ou moins, fait revivre le transfert. Il aide ainsi ses patients à faire de lui « celui qui sait », celui qui « lit dans les pensées », ou selon la célèbre expression de Lacan, le « sujet supposé savoir ».

*Et toutes tes hautes oeuvres  
Sont magnifiques comme au premier jour*

pense alors l'analysant.

Ainsi guetté de toutes parts par le transfert de pensées, Freud réussit cependant à se défendre contre la peur de devenir plagiaire par le travail qu'il apporte aux idées des autres. Après avoir initié Freud à la psychothérapie, Breuer s'avoue, en 1895, complètement dépassé : « Freud est dans le meilleur élan de son intellect ; je regarde déjà après lui comme la poule après le faucon.<sup>8</sup> » C'est là un moyen déjà constaté par Hegel, l'élaboration théorique permet de passer de la possession à la propriété. Mais le travail de Freud est tel que sa propriété n'est plus accessible. Il faut se rendre à l'évidence, les autres auteurs ne peuvent plus désormais le

suivre. La distance est si grande qu'ils n'ont même plus l'envie de le voler, ils deviennent dédaigneux ou ils en ont peur, comme la poule du faucon. Confronté à une réalité qui l'empêche d'acquérir cette reconnaissance dont il est si assoiffé, Freud en arrive à souhaiter se voir dépossédé de ses idées. Il s'affirme comme partisan de ce que les psychanalystes de l'époque nomment « communisme ». En fait, Freud, sous couvert de ce « transfert de travail », comme l'appelait Lacan, veut faire régner sa pensée. Nous retrouvons là cette psychologie du Maître d'école évoquée plus haut. Il déclare « que, personnellement, il cède tout le dit<sup>9</sup> » à ses disciples. Et pour faire admettre à Jung le lien entre la paranoïa et l'autoérotisme, il écrit : « Je dois dire que je tiens une sorte de communisme intellectuel dans lequel on ne contrôle pas anxieusement ce qu'on a donné et ce qu'on a reçu pour une sorte d'économie très respectable.<sup>10</sup> »

Comme complément à cette attitude, il arrive aussi que confronté à des idées intéressantes, Freud refuse de les faire entrer, même honnêtement, dans son jardin de pensées. « J'admets volontiers, d'autre part, que votre esprit aiguisé a très justement deviné en moi maintes choses qui me sont bien connues, comme par ex. que je suis obligé de marcher par un chemin détourné sur mon propre chemin et que *je ne sais pas entreprendre les idées étrangères qui me sont criées à contretemps*<sup>11</sup> .» Pensons par exemple à la pulsion d'agression d'Adler qui, refusée aux alentours de 1910, réapparaît habillée de la mort quelques dix ans plus tard ! La mauvaise foi peut aussi se manifester chez lui lorsqu'il s'agit d'auteurs contemporains ayant fait des découvertes assez voisines, telles que la sexualité infantile chez Sanford Bell ou Albert Moll<sup>12</sup>.

Un des traits les plus intéressants du « transfert de travail » chez Freud est cette tendance à s'acquitter de dettes intellectuelles envers certains créateurs en étant l'instigateur de théories chez d'autres. Cet altruisme se base parfois sur des raisons moins avouables, tel le désir de régner que nous avons déjà abordé. Mais peut-être est-ce aussi le sentiment de ne savoir que faire d'un objet trop compliqué ou sans intérêt qui le pousse à laisser à d'autres le soin de poursuivre le travail et, par là même d'acquérir une propriété sur des idées auxquelles il avait pourtant participé de façon

décisive. Ainsi, il encourage et participe même à la création des névroses réflexes nasales et de la bisexualité,

— *dans chaque crottin il fourre son nez* —

et, ces théories, Fliess se les appropriera en les travaillant jusqu'à l'achèvement. Son « altruisme » oblige même Freud à se venger de Jung qui n'avait pas voulu de sa théorie de l'autoérotisme paranoïaque en poussant à Abraham à s'en déclarer, par écrit, l'auteur. Mécontent de voir dans les bras d'un autre la théorie qu'il venait de refuser, Jung trahira quelque temps plus tard le secret de l'homosexualité paranoïaque à Maeder qui devancera ainsi de justesse le « Schreber » de Freud. Celui-ci ne se fâche pas pour autant, tout occupé qu'il était à troquer l'homosexualité et l'autoérotisme contre une nouvelle théorie toute fraîche — le narcissisme — qu'il vient de saisir dans les propos d'un autre de ses disciples, Isidor Sadger<sup>13</sup>.

Freud est ainsi bien défendu contre la culpabilité du plagiat, mais qu'en est-il du sentiment d'en être la victime qui, selon nous, lui fait tant défaut ? Il ne s'est emparé de lui qu'à propos d'une conception qui, bien qu'étant au coeur de la psychanalyse, ne lui est pas spécifique. Autrement dit, le concept en question n'était pas défendu par la singularité freudienne. De plus, à cette époque, Freud croyait encore à une possible reconnaissance de la part de l'*establishment*, ce qui l'inclinait à penser que l'on pouvait trouver de l'intérêt à ses théories au point de s'en emparer. Bref, en 1895, Freud découvrit que H. Sachs avait repris ses thèses sur la constance de l'énergie psychique<sup>14</sup> et s'en plaignit à Fliess qui lui conseilla de se calmer, car la « constance psychique » peut être comprise de différentes manières. Freud se conforma à cet avis qu'il retourna d'ailleurs quelque dix ans plus tard à son ami lorsque celui-ci, à son tour, se sentit lésé à propos de la bisexualité. Notons que, comme dans la théorie du traumatisme où un événement second vient faire revivre un premier vécu pénible, la découverte du plagiat de la constance psychique s'était produite dans l'après-coup d'un second plagiat. En effet, c'est à la lecture d'un ouvrage de 1895 de C. S. Freund qui le plagiait, que Freud découvre le vol de pensée, combien plus pénible, commis par H. Sachs en 1893. L'ironie du destin veut que l'affaire de



plagiat qui viendra secouer Freud et Fliess à propos de la bisexualité présente le même processus en deux temps.

En 1904, Fliess découvre dans les travaux d'un psychologue viennois, H. Swoboda, qui s'était « inspiré » de l'idée de la bisexualité, un autre vol de pensée plus ancien et plus conséquent de la part d'O. Weininger et il accuse Freud d'avoir éventé sa théorie encore inédite<sup>15</sup>. Celui-ci s'était en effet servi de la théorie de la bisexualité dans la cure de Swoboda pour défendre son propre moi et celui de son patient contre des représentations homosexuelles, mais l'affect de Fliess dans cette affaire lui permettra de construire sa théorie de la paranoïa présente dans « Schreber » sur la base de la défense contre des motions homosexuelles et accessoirement sur la question de la solitude narcissique qui, on en conviendra aisément, est dans ce contexte une vengeance personnelle.



### *Le piqué psychopathologique*

Les histoires de Freud autour de la question du plagiat sont non seulement passionnantes, mais elles fournissent aussi de nombreux points de réflexion théorique<sup>16</sup>. Mais une esquisse de la psychopathologie du plagiat se doit de saisir les racines infantiles de l'omission des signes de propriété comme les guillemets et de la paralysie intellectuelle du plagiaire<sup>17</sup>. En ce point, seuls les concepts de régression et de transfert pourraient nous permettre d'approfondir notre recherche.

Avant de poursuivre sur cette voie, il nous faut revenir au tableau des troubles que nous avons laissé en attente pour observer le phénomène général qui englobe le plagiat : le vol de pensées.

*Le regard donne des forces aux anges.*

Nous sommes tombés d'accord pour dire que s'emparer de la pensée de quelqu'un pour la répéter comme étant sienne est une activité banale qui, en l'absence de la publication d'un écrit, est le plus souvent ignorée par la

personne même qui en profite. Banale certes mais elle peut cependant faire souffrir certains esprits névrotiques et prend tout son poids dans les propos des psychotiques. Le névrosé s'accuse d'être malhonnête, car il profite indûment de la pensée d'une personne qu'il apprécie, voire qu'il admire. Le psychotique, lui, lorsqu'il se trouve dans un état de mégalomanie, s'enorgueillit de pouvoir « lire » dans les pensées d'autrui. Lorsque, dans d'autres cas ou à d'autres occasions, il souffre de ce que ces pensées viennent perturber le déroulement normal des siennes, la psychiatrie parle de « pensée imposée ». Le plus souvent toutefois, le paranoïaque et le schizophrène disent qu'on vient voler leurs pensées, qu'on lit dans leur esprit et qu'on observe leur moindre geste, c'est, selon la clinique allemande, le « délire d'observation » dans lequel nous pourrions voir un prodrome de la saisie des pensées, l'ensemble fournissant des hallucinations auditives, ou un « écho de la pensée » où les voix viennent commenter les gestes ou les pensées du malade.

Freud avait étudié une première fois le délire d'observation mais l'intuition qu'il en retire ne fera malheureusement pas long feu. Là où des voix commentaient les faits et gestes d'une de ses patientes paranoïaques : « Elle cherche une habitation », Freud décèle en 1897 qu'il s'agit de fantaisies dues à des choses entendues dans l'enfance et comprises en après-coup<sup>18</sup>, ce qui, si l'on se reporte au cas clinique, donnerait l'interprétation suivante : enfant, la patiente avait entendu un homme (le père ?) dire cette même phrase afin de commenter l'introduction de son pénis dans le vagin d'une femme (la mère ?). Malheureusement cette dimension érotique du vol de pensée est par la suite complètement éliminée au profit de la loi. En 1933, dans les *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Freud avoue que le délire d'observation l'avait mis sur la voie de la découverte du surmoi<sup>19</sup>. Soulignons combien il serait intéressant de faire le cheminement de Freud en sens inverse et d'affirmer que le surmoi doit être dialectisé en lui réinjectant l'érotique exercé jadis par l'adulte sur l'enfant, car devenu instance par le mouvement d'intériorisation, il a subi du même coup un refoulement de cet érotique et, dès lors, ne se donne plus à voir que sous sa forme sadique mais déplacée au profit de la loi.

*Il le nomme raison et n'en use*

*Que pour être plus bestial que toutes les bêtes.*

« Coïncidence », ce thème du vol des pensées comme preuve de l'existence d'un surmoi sadique désérotisé se situe dans les *Nouvelles conférences* juste après le chapitre que Freud consacre à la télépathie, phénomène que nous nous proposons d'analyser plus loin et qui possède le même mouvement d'appropriation des pensées d'une autre personne, qu'elle soit ou non consentante. Cette similitude entre le plagiat et le fait de « lire les pensées » comme pathologie ou comme profession s'impose dès lors à nous ; déjà pressentie cliniquement, nous l'avons introduite à travers l'expression *transfert de pensée* qui en allemand désigne la télépathie. Organisons les trois termes — vol de pensée, plagiat et télépathie — comme des manifestations dues à une même fixation, un événement de l'enfance d'où découlent : une forme pathologique grave, le vol de pensées des psychiatres, une forme morbide atténuée, le plagiat, et une forme sublimée, la télépathie.

Nous examinerons plus avant les détails de cette nouvelle perspective, mais en attendant reprenons le triptyque psychopathologique là où nous l'avons laissé. Dans la relation de deux de ses éléments — plagiat et kleptomanie — il nous faut remarquer que le lien pourrait être fourni tout simplement par l'admiration que nous pourrions classer en deux catégories : une admiration pour un objet-chose en soi, pour nous, admirer telle idée, ou une admiration pour un objet-personne à laquelle la chose, ici l'idée, appartient. Mais, nous l'avons entrevu, l'acceptation du thème de la kleptomanie avancé par la critique littéraire nous pousserait ensuite à restreindre la portée de notre thème central de l'admiration car, classiquement, l'admiration pour un objet-chose est relativisée en psychanalyse. Les observations cliniques, en effet, font parfois ressortir que l'objet dont le kleptomane se saisit n'a pas de valeur, ni en soi ni même pour le voleur. Deux explications viennent alors proposer leurs services. La première avance l'idée que le kleptomane se trouve dans un état d'angoisse libre et que son geste vient lier cette angoisse afin de la rendre supportable. La deuxième s'empresse de transformer les oripeaux de la première pour habiller une théorie où l'angoisse serait psychologique, à savoir, le kleptomane souffrirait d'une culpabilité inconsciente qui se satisferait par

le vol, voire par la punition que ce vol viserait directement. Des deux interprétations, la deuxième est la plus à la mode tandis que la première appartient à cette théorie originaire de l'angoisse chez Freud qui tient les sentiments qui nous taraudent pour une expression énergétique de la sexualité inemployée ou mal employée. Les deux explications ont le tort à mes yeux de laisser de côté l'infantile. La première est cependant la plus facilement fiable au passé, car l'angoisse est le produit immédiat de l'apport massif de sexualité :

- a) qui se produit dans la relation de séduction vu la différence de potentiel existant entre l'adulte et l'enfant<sup>20</sup> ;
- b) et/ou l'angoisse se produit au moment où le séducteur se retire et laisse derrière lui la « désirance » (selon l'expression de Freud), état d'excitation qui, à cause de l'absence de celui qui l'a provoqué, ne trouve plus la satisfaction.

La deuxième interprétation, celle qui utilise le concept de culpabilité, peut elle aussi trouver une place dans la série de l'angoisse sexuelle provoquée par la séduction. L'angoisse comme énergie déliée est une forme de perte de représentation par refoulement, perte de qualité que la culpabilité, « fausse connexion » qui permet la liaison de l'angoisse, vient ensuite réparer. Ce mouvement est le plus évolué des deux, il devrait donc se situer assez tardivement dans la vie de l'être humain, c'est là une défense réussie.

Les différents processus que nous avons étudiés ainsi replacés dans une perspective génétique, il reste maintenant à élucider le mystère de l'objet sans valeur volé par le kleptomane, clef de l'explication par la culpabilité. Le jugement sur la valeur de l'objet, observerons-nous, est fait par un adulte qui méconnaît la valeur que cet objet a pu avoir pour l'enfant, tout comme il ignore l'éventuelle valeur de symbole de ce même objet ou la valeur de la personne à laquelle on l'a volé. Ce qui revient à dire que la nature inconsciente de l'objet volé reste forcément inconnue en l'absence des associations faites en analyse. Tout autre jugement sur la valeur de l'objet volé ne peut être que phénoménologie. Ce détour par la kleptomanie nous permet maintenant de supposer l'existence de deux types de plagiat :

— un plagiat où l'objet-chose, l'idée, n'a pas de valeur en soi mais où l'objet-personne à qui l'on vole, le plagié, possède une valeur

transférentielle ;

— un plagiat où l'objet-chose tire sa valeur de l'association qu'il provoque avec le passé, ou encore parce qu'il devient symbole.

Prenons maintenant en considération le troisième terme de notre triptyque psychopathologique, l'exhibitionnisme. Freud insiste à chaque fois qu'il aborde ce sujet sur le lien entre la perversion qui montre et le plaisir de regarder. Dans les *Trois Essais*, il pense que l'exhibitionnisme est en fait une invitation à autrui pour qu'à son tour, il donne à voir sa propre nudité. Mais il ne franchit pas le pas qui consisterait à mettre en relation le moi et l'autre par le biais de l'idée qu'en se donnant à voir, le moi peut laisser se montrer l'autre en lui. Dans un ajout de 1924, il affirme que le complexe de castration est sous-jacent à l'acte exhibitionniste, montrer son pénis serait une façon de s'assurer de son intégrité, une sorte de « je te montre mon pénis parce que je veux m'assurer que j'ai bien quelque chose à te montrer ». Par ailleurs, la même perversion pourrait répéter la satisfaction infantile de l'absence du membre chez la femme<sup>21</sup>. L'invite à se déshabiller deviendrait alors : « je te montre mon pénis parce que je sais que tu n'as rien à me montrer. » Mais rien ne nous indique qu'il ne puisse exister, à côté de ces types d'exhibitionnisme une autre forme, voire plusieurs. La question de la castration, défense ultérieure par rapport à la pénétration que réalise la séduction, aurait dû rendre Freud plus circonspect, car le propre du pénis devient avec la castration... sa détachabilité. Bref, et s'il y avait des exhibitionnistes qui montrent à travers leur propre pénis le pénis de l'autre ? Cela pourrait être le pénis d'un homme adulte (le père ou ses ersatz) et dans ce cas, que fait celui qui l'expose ? Il peut le donner à voir pour qu'on le vénère tout comme il peut le montrer pour qu'il soit tranché. Le pénis exhibé pourrait être aussi pénis de la mère et, dans ce cas il s'agirait surtout d'une célébration de la théorie infantile du pénis de la femme. Bref, certaines formes de l'exhibitionnisme pourraient se rapprocher du fétichisme, voire d'un certain travestisme qui réalise un être ayant à la fois des seins et un pénis.

Le mélange des deux phénomènes — exhibitionnisme et plagiat — nous permet d'enrichir la typologie de l'exhibitionnisme et, en retour, d'offrir quelques hypothèses sur l'acte du plagiaire. Celui-ci peut montrer la pensée

d'autrui pour inviter cet autre à faire de même, ce n'est plus un décalque de l'exhibitionnisme mais une invite à des attouchements textuels réciproques. Plus près de l'exhibitionnisme, en revanche nous aurions le cas du plagiaire qui montre la pensée de l'Autre pour qu'elle soit « coupée » : critiquée, ridiculisée ou niée, une sorte de « je vous la montre parce qu'il n'y a rien à voir ». Mais en dehors de ces cas très particuliers, le plagiaire se caractérise par la vénération qu'il voue au pénis de l'Autre, que ce soit celui du père ou de la mère.

*Et toutes tes hautes oeuvres  
Sont magnifiques comme au premier jour.*



*Le nid du transfert de pensée*

Devant le trauma que représente pour lui le travail de l'Autre, le plagiaire redevient un enfant avec des inhibitions intellectuelles et un désintérêt pour la propriété intellectuelle normal pour l'âge auquel il régresse. Il prend ainsi le chemin du transfert en faisant de l'objet actuel une réincarnation d'une des figures d'adultes de son passé, son père, sa mère, un enseignant, etc. Cet état de l'enfant nous l'avons retrouvé aussi dans le phénomène qu'est censé recouvrir dans son acception stricte l'expression « transfert de pensée » — reprise innocemment par Freud — que nous avons choisie ici comme l'autre terme général de l'objet de notre étude et qui, en allemand, désigne habituellement la télépathie, le fait de deviner les pensées de l'autre. Nous ne nous emploierons pas à démontrer ou à récuser la télépathie, car ce questionnement est aussi vain que celui sur l'existence de Dieu. Nous nous contenterons d'observer qu'elle est une sorte d'exacerbation du plagiat, le télépathe se met brusquement à parler avec les pensées d'un autre, tout comme le plagiaire les écrit. La clinique devrait alors reconnaître deux types de plagiat :

- le plagiat comme télépathie où une pensée s'impose à nous ;
- le plagiat comme kleptomanie où nous sommes contraints de voler une pensée.

Cette division serait toutefois dépassable grâce à la représentation que nous pourrions avoir du télépathe comme kleptomane malgré lui.

De même, on pourrait émettre une réserve sur la portée de la similitude entre plagiaire et télépathe : celui-ci ne se prend pas pour la personne dont il devine les pensées, tandis que chez celui-là semble régner l'impossible distinction entre « moi » et « autre ». Toutefois cette opposition n'est pas aussi tranchée qu'elle paraît de prime abord. Si les télépathes professionnels semblent mieux distinguer que le plagiaire le « moi » du « non-moi », ils reconnaissent qu'à l'origine de leur art il y eut des états où il leur arrivait d'être possédés par des idées sans qu'ils puissent faire la distinction intérieur-extérieur. Une fois écarté le doute qui pesait sur notre rapprochement entre télépathie et plagiat, notre souci sera désormais de travailler la question de la genèse de la télépathie pour essayer de mieux comprendre celle du plagiat qui, bien que phénomène morbide face à la sublimation de la transmission des pensées, serait néanmoins une des formes atténuées de la télépathie. Il suffit de remarquer maintenant que l'essence de la relation originaire est bien cette quête perpétuelle de l'enfant en « désaide » [*Hilflosigkeit*] pour tenter de saisir le moindre sentiment, le moindre souhait de l'adulte qu'il chérit le plus. Les indices les plus infimes vont lui permettre, grâce à l'extraordinaire acuité qui est la sienne à cette époque, de deviner ces sentiments et ces souhaits refoulés, cette capacité, Freud l'appelle la « compréhension inconsciente »<sup>22</sup>. Parce qu'il suppose que l'adulte est animé des mêmes intentions divinatoires et qu'il peut atteindre les mêmes performances, l'enfant croit que l'adulte « sait tout ». De par ce mouvement, l'Autre serait une exaltation du moi obtenue par projection. Mais nous ne commettrons pas l'erreur de Freud qui oubliait systématiquement dans la relation enfant-adulte que ce dernier a lui aussi été un enfant et que, par conséquent, il conserve plus ou moins présents, plus ou moins cachés, ses dons de « voyance ».

Cette pénétration de l'esprit de l'autre qui est l'apanage du télépathe et qui se retrouve selon notre hypothèse sous sa forme atténuée dans l'acte du plagiaire et sous sa forme pathologique dans le vol de pensée est bien visible dans les intérêts intellectuels des enfants qui construisent leurs théories sexuelles infantiles à partir de l'action souvent violente de la pénétration.

Cette aspect est particulièrement présent dans les analyses de Melanie Klein. Mais à l'inverse de cet auteur nous expliquons le caractère « pénétrant » grâce aux traces de la séduction exercée par le sein et ensuite par le pénis<sup>23</sup>, et que l'on retrouve dans les fantasmes. À cela près que, par un renversement des rôles, l'ancien pénétré, l'enfant, devient le héros pénétrateur. Ce caractère éminemment pénétrant de la séduction, qu'elle soit fondatrice et/ou pathologisante, fait que le pénis, élément secondaire par rapport au sein dans la genèse de l'être humain, devient le pilier de toute la construction de l'âme, le symbole de toute séduction et son message essentiel.

Tout comme dans la relation du télépathe avec son sujet, le phénomène de pénétration dans l'esprit de l'autre est particulièrement complexe dans la relation plagiaire-plagié car, a priori, il devient difficile de savoir qui s'est introduit dans qui. Par rapport au thème de l'admiration que nous avons gardé comme fil conducteur, le supérieur dans ce couple est le plagié, il va de soi que c'est lui qui est tenu par le plagiaire pour le pénétrateur de son esprit. Il reste cependant l'autre possibilité, le plagiaire en volant des idées, indique au plagié de s'engager dans la voie du transfert et le force à identifier son voleur comme celui qui s'empare d'une partie de son propre moi ou comme celui qui « lit dans les pensées » d'autrui. Bref, le paradoxe est que, de par son geste médiocre même, le plagiaire, qui est d'habitude l'enfant séduit, peut aussi devenir dans l'inconscient du plagié le « tout-puissant », l'Autre de l'enfance.

Mais revenons à cette maîtrise que l'on exerce sur les idées et qui implique d'être capable de déterminer lesquelles nous appartiennent ou pas. Deviner ce que souhaite autrui c'est pouvoir déterminer que le souhait qui vient à la surface du moi appartient à l'autre, c'est là la forme évoluée d'une télépathie qui distinguerait le moi du non-moi. Mais à la source de ces phénomènes se trouve l'indétermination intérieur-extérieur qui proviendrait de l'état de séduction inhérent à cette époque où l'adulte, en tant qu'Autre, imposait à l'enfant ses souhaits comme s'ils provenaient du moi de celui-ci. Ou bien devrions-nous mettre cette non-distinction au compte d'une étape précédente de la vie où le moi n'est pas encore formé et supposer alors qu'il y a fixation à cette époque antérieure ? Les



télépathes, les « psychologues » au sens quotidien du mot — ceux qui comprennent tout tout de suite et aplanissent les difficultés — sont à mon avis des enfants ayant gardé une impression indélébile de cet état d'indétermination entre le souhait du moi et le souhait de l'autre, que nous traversons tous plus ou moins rapidement et avec plus ou moins de dégâts, et n'ont pas, dans leur domaine strict du moins, développé les formations réactionnelles qui assureraient la fermeture normale aux messages venant des autres. De cette ouverture, là où le plagiaire et le psychotique n'aboutissent qu'à des formes morbides, le télépathe retire une forme sublimatoire. Pour expliquer de telles différences nous avons habituellement par-devers nous deux types d'hypothèses :

- pour les cas plus graves, le trauma était plus important ;
- pour les cas plus favorables, des événements ultérieurs sont intervenus pour façonner les éléments morbides issus du trauma.

La haute fusion avec l'autre qu'implique l'art du télépathe est la mesure même de l'importance du trauma. Dès lors pour rendre compte de la différence entre cette forme sublimatoire et les formes morbides, nous ne pouvons compter que sur l'intervention d'événements ultérieurs.

Côté vol de pensée, la clinique devrait conclure que le cas du plagiaire télépathe, c.-à-d. celui qui se voit imposer une idée étrangère, est explicable par une fixation à l'époque où sévissait le séducteur tandis que celui du plagiaire kleptomane qui vole sciemment l'idée serait une répétition de célébration de cette même époque.

Nous observerons aussi que la forme faible de la télépathie qu'est le plagiat peut se produire en analyse, car sur celle-ci pèse toujours le danger de la publication du cas par l'analyste, le véritable danger étant que cette publication fasse retour par la voie de la projection sur le patient ainsi exposé. Certains patients surmontent leurs craintes d'être ainsi plagiés, ils finissent même par s'en enorgueillir. D'autres en font une « psychose », tel ce pseudo-plagiat : une patiente vient se plaindre à son généraliste de son analyste qui aurait exposé son cas dans un article. Curieux, le médecin lit le travail en question et découvre qu'il est strictement autobiographique...

Quittons maintenant les lieux du plagiat et reprenons notre vol du côté de la télépathie. La relation que nous avons découvert entre celle-ci et la séduction explique pourquoi dans l'analyse, avec le transfert si dense et si particulier qu'elle suscite, il arrive de rencontrer de soi-disant phénomènes télépathiques. À ce propos Freud cite Helene Deutsch<sup>24</sup>. Mais au lieu de penser comme elle que l'identification est la cause du transfert de pensée, je dirais plutôt que c'est la transmission de pensée qui permet l'identification. Le lien entre la télépathie et le transfert originaire, l'état infantile auquel il appartient du moins, a été aussi perçu par Freud qui le fait intervenir à travers l'étude de Dorothy Burlingham où il est démontré que, la psychanalyse aidant, la télépathie s'intensifie entre la mère et son fils<sup>25</sup>.

Revenons maintenant à l'homme Freud pour observer qu'il est à ce point pris dans les rets du transfert de pensée qu'il ne peut l'analyser, il y va de la fascination qu'il possède pour ce sujet et du manque d'outils conceptuels.

*Encore qu'aucun ne puisse te sonder  
Et toutes tes hautes oeuvres  
sont magnifiques comme au premier jour.*

Le pont de mots que la langue lui offre à travers son expression « transfert de pensée » ne lui est d'aucune aide, car sa conception du transfert est trop restrictive et il se défend contre sa propre théorie de la séduction. En revanche, en bon névrosé de contrainte (obsessionnel) qu'il est, il est fasciné par le phénomène de la lecture des pensées et ne supporte pas les coïncidences. Reconnaissons en passant que ce fut là une de ses qualités, car c'est bien le refus des coïncidences qui lui a permis d'inventer la psychanalyse dans un domaine de la « vie quotidienne » où les autres ne voyaient qu'oublis ou erreurs normaux, car nécessaires à un fonctionnement non encombré de la mémoire. Mais à propos de la télépathie, Freud exagère, allant jusqu'à voir une preuve de la transmission de pensées dans le fait que pendant qu'un visiteur, le *D<sup>r</sup> Forsyth*, attendait la fin d'une séance pour pouvoir s'entretenir avec lui, le patient allongé sur

le divan évoqua le fait qu'une jeune fille, ne le trouvant pas assez empressé, l'appelait Monsieur Précaution, ce qui en allemand se dit *Herr Vorsicht*<sup>26</sup>.

Bien évidemment, il ne s'agit là que d'un exemple parmi d'autres. Les démêlés de Freud avec les sciences occultes dans ses relations avec Jung ou Ferenczi sont bien connus. Mais, point bien plus obscur, Freud avait très tôt identifié son ami Fliess comme étant un astrologue, un voyant dans les âmes et un homme capable de prédire la mort. Le transfert sur Fliess est renforcé par la nature des activités de celui-ci qui prétendait pouvoir déterminer les dates de maladie, de mort et de naissance à partir de calculs faits sur la base des nombres relatifs aux périodes masculines et féminines. Freud est très impressionné et, lorsqu'il arrive pour un court instant à s'arracher à cette contrainte, comme pour célébrer sa victoire, il se souvient à chaque fois de l'histoire qu'il avait raconté dans le livre sur le *Witz* :

Un rabbin de Cracovie est saisi à la synagogue par la vision de la mort de son collègue de Lemberg. Il pousse un cri et annonce sa vision comme une nouvelle à ses élèves. Mais au fil des jours on apprend que le rabbin de Lemberg est en très bonne santé. Un étranger émet des doutes sur la science du rabbin télépathe, mais, pieux, un de ses élèves lui répond : « Ça ne fait rien, le coup d'oeil de Cracovie jusqu'à Lemberg fut cependant grandiose [*großartig*]<sup>27</sup>. »

Et tout particulièrement lorsque Freud parle des conceptions de son ancien ami, il ajoute qu'elles sont *großartig*.

Le retour incessant que nous sommes obligés de faire sur la relation avec Fliess montre combien cette figure de transfert fut centrale pour l'âme de Freud. Nous ne pouvons toutefois nous engager au-delà dans une psychanalyse plus approfondie en l'absence des associations du « patient ». Tout au plus aimerais-je attirer l'attention sur le fait que la perspective « objectivante » qu'avait Freud du transfert l'incline à relier Fliess à la seule fratrie tandis que, nous le savons, une figure de transfert peut tout aussi bien prendre des traits des figures originaires les plus diverses, chez Freud : mère, père, vieille nourrice, etc.

Pour en finir avec la télépathie prenons encore un exemple du symptôme de Freud. Devant le comité qui l'entoure afin de mieux assurer la direction du mouvement international de la psychanalyse, Freud fait un rapport secret pour confirmer l'existence des phénomènes de transmission de pensée. Prenons le premier cas, il est très parlant. Un jeune patient très attaché à sa soeur raconte à Freud qu'il avait été très impressionné par la divination d'une diseuse de bonne aventure qui, à partir d'une simple date de naissance, lui avait annoncé la mort par empoisonnement alimentaire (des écrevisses ?) d'une personne née ce jour-là. La date n'était autre que celle du mari de sa soeur ! Freud s'étonne car le beau-frère est toujours en vie. Mais le patient lui explique qu'à la date de la mort prédite par la voyante, en août dernier — nous sommes en novembre — le beau-frère avait effectivement souffert d'un empoisonnement mais qu'il avait réussi à en guérir. Freud vit l'histoire d'une façon très *unheimlich* : « Moi-même j'étais si frappé, péniblement touché à vrai dire, que je renonçai à l'exploitation analytique de sa communication<sup>28</sup>. » Il est sans doute replongé dans son transfert à Fliess car, cherchant à comprendre comment la voyante avait pu faire une relation entre la date et le beau-frère, il associe sur un démenti apporté à l'art de son ancien ami :

« Mais demandez-vous vous-même quel degré d'intimité est nécessaire pour qu'on reconnaisse une date comme étant le jour de naissance du beau-frère de celui qu'on connaît. D'autre part, vous douterez certainement tous avec moi, de la manière la plus obstinée, que l'on puisse déduire par quelque formule que ce soit, à l'aide de quelques tables que ce soit, à partir de la date de naissance, un destin aussi précis dans le détail que tomber malade d'empoisonnement par les écrevisses. N'oublions pas combien d'hommes naissent le même jour ; croyez-vous possible que la communauté de destins qui se fonderait sur une même date de naissance aille si loin dans le détail ? Je me permets donc d'exclure tout à fait de la discussion le fait des calculs astrologiques, je crois que la diseuse de bonne aventure aurait pu faire n'importe quoi d'autre sans influencer le résultat de la consultation. Qu'une source d'illusion se situe même du côté de la diseuse de bonne aventure — disons-le tout de suite du médium —, cela me semble donc tout à fait hors de question<sup>29</sup>. »

Passons sur le fait que l’empoisonnement par les écrevisses [*Krebs*] peut être entendu aussi comme un empoisonnement par le cancer [*Krebs*]. Manifestement troublé, Freud avance que la seule explication possible est la télépathie et que le souhait de mort que le patient entretient par jalousie de se voir dépossédé de sa soeur par son beau-frère s’est transmis à la voyante. Il entrave ainsi toute analyse possible des phénomènes soi-disant télépathiques.

*Le petit dieu du monde reste toujours du même acabit  
Et il est aussi bizarre qu’au premier jour.*

Poursuivons ce qu’il avait ainsi abandonné : la prophétie avait eu lieu en mars, l’empoisonnement en août et le récit en analyse en novembre. Admettons que le souhait « Que mon beau-frère meure d’empoisonnement » ait pu se transmettre entre le jeune homme et la diseuse de bonne aventure. Mais que faire du complément de temps : « En août » ? S’il était présent aussi dans le souhait originaire — « Que mon beau-frère meure d’empoisonnement en août » — il aurait fallu l’analyser. « Pourquoi en août et non pas n’importe quel autre mois de l’année ? », aurait dû lui demander Freud. Et si l’on tient le détail de la date comme étant ajouté par la voyante (donc dépendant de l’inconscient de celle-ci) alors s’insinue brusquement dans les deux cas l’idée que le jeune homme aurait pu vouloir inconsciemment aider à la réalisation de la prophétie, par exemple, en invitant son beau-frère à consommer des produits pas très frais. Grâce à la prise en compte du complément du verbe de la prophétie nous voyons que notre envie d’explication pourrait se satisfaire sans l’hypothèse de la transmission de pensée : pour une raison d’observation fine, ou tout simplement par hasard, la voyante annonce une mort qui convient parfaitement aux souhaits du jeune homme et celui-ci, par un moyen ou par un autre, de façon inconsciente, aide à la réalisation de ce qui maintenant est devenu le souhait de l’autre, la *Wahrsagerin*, la diseuse de vrai.

Dans une lettre adressée à Ferenczi, le cas apparaît de manière toute différente : la visite chez la diseuse de bonne aventure n’avait pas eu lieu en mars mais en janvier, celle-ci n’avait pas prédit la mort mais une

intoxication, la date fatidique qu'elle avait avancée n'était pas pour le mois d'août mais pour juillet et sa réalisation eut véritablement lieu à cette date mais pendant... l'année précédant la divination<sup>30</sup> ! Plus clairement, la prophétesse avait prédit le passé. Ce qui revient à dire que la participation inconsciente à la mise à mal du beau-frère que nous avons tenté de dépister chez le patient est réduite à néant. La lettre à Ferenczi a-t-elle plus de chances d'approcher la vérité que le rapport sur la télépathie ? L'une fut écrite juste après l'événement, l'autre vingt-deux ans plus tard. Avec le passage des années, Freud réinjecte-t-il de l'inconscient là où il n'y en avait pas ? Ou bien lui faut-il tout cet après-coup pour mieux rendre le peu de vérité qu'il était capable de saisir dans ce domaine ?

Quoi qu'il en soit, le cas du beau-frère mangeur d'écrevisses est sexuel, retenir son objet d'amour, la soeur, est pour le patient de Freud un souhait impérieux ou renforcé par la situation œdipienne. Mais cette transparence n'est pas celle de la plupart des actes de « voyance » et autres prouesses télépathiques qui proposent le plus souvent des prophéties de mort. La mort lorsqu'elle intervient comme *ultima ratio* devrait gêner le psychanalyste qui doit toujours avoir à l'esprit qu'elle existe mais qu'elle ne fait pas partie de son domaine, car l'inconscient ne connaît ni le temps ni la mort. Autrement dit la mort doit être interprétée, et des multiples sources inconscientes de la représentation de la mort mentionnons que celle-ci pourrait être indice du départ du séducteur, de son absence.

*Et aussitôt chante dans l'herbe son vieux petit Lied.*

Les séances de spiritisme, sorte de télépathie avec le mort, sont sans doute à l'origine une façon de surmonter le départ de l'être aimé. La mort peut aussi figurer l'activité sexuelle que l'enfant observe dans la relation de séduction, directement ou par le moyen de la scène originare. Lors de l'apogée, la jouissance du séducteur, sa « petite mort » y fait penser ou encore, s'agit-il du renversement dans le contraire : immobilité à la place de la mobilité comme le rêve de Freud « mère chérie et becs d'oiseaux » le montre si bien ? Notons aussi que pour les instances autres que l'inconscient, la mort peut venir symboliser le passé et, tout particulièrement le refoulement.

Subir, comme les télépathes et les psychotiques, sous les diverses formes que nous venons de passer en revue, les idées de l'autre au point de les lui voler c'est là le terreau sur lequel pousse aussi le symptôme du plagiaire. Si celui-ci, comme nous le pensons, transfère dans son acte des éléments de la situation originaire avec sa confusion des corps et des pensées, il pourrait découvrir en analyse, au-delà de l'état d'innocence qui lui fait voir dans l'Autre « le sujet supposé savoir » —

*« Der Anblick gibt den Engeln Stärke,  
Da keiner dich ergründen mag,  
Und alle deine hohen Werke  
Sind herrlich wie am ersten Tag, »*

— le « supposé pouvoir sexuel » qu'adulte, cet Autre, possède immanquablement dans sa rencontre avec l'enfant —

*« Der kleine Gott der Welt bleibt stets von gleichem Schlag,  
Und ist so wunderbar als wie am ersten Tag...  
Er nennt's Vernunft und braucht's allein,  
Nur tierischer als jedes Tier zu sein, »*

— pouvoir que celui-ci retrouve plus tard sous la forme du savoir de son analyste qui

*« ... scheint mir, mit Verlaub von Euer Gnaden,  
Wie eine der langbeinigen Cikaden,  
Die immer fliegt und fliegend springt  
Und gleich im Gras ihr altes Liedchen singt  
Und läg' er nur noch immer in dem Grase!  
In jedem Quark begräbt er seine Nase<sup>31</sup>. »*



NOTES

1. *Lire*, n° 196, janvier 1992, p. 7.
2. Voir Michel Schneider, *Voleurs de mots*, Paris, Gallimard, 1985 et de belles pages in Antoine Compagnon, *La seconde main*, Éditions du Seuil, Paris, 1979.
3. *Lire*, n° 196, janvier 1992, p. 7.
4. Le transfert originaire comme source du transfert de transfert tel qu'il est défini par Jean Laplanche in « Transcendance du transfert », *Problématiques V*, Paris, P.U.F., 1987.
5. « Ma rencontre avec Josef Popper-Lynkeus » (*GW*, 16), *Résultats, idées, problèmes*, Paris, P.U.F., 1985, p. 197 et s.
6. « Sur la préhistoire de la technique analytique » (*GW*, 12), *Résultats, idées, problèmes*, Paris, P.U.F., 1985, p. 255 et s.
7. Lettre à Fritz Wittels, neveu d'Isidor Sadger qui, nous le verrons plus loin, avait introduit le terme « narcissisme » en psychanalyse. *OCFP XVI*, p. 362.
8. Lettre de Breuer à Fliess du 5 juillet 1895 citée in A. Hirschmüller, « Briefe Josef Breuers an Wilhelm Fliess 1894-1898 », *Jahrbuch der Psychoanalyse*, Bd. 17, V, 1985.
9. *Protokolle der Wiener Psychoanalytischen Vereinigung*, Bd I, Frankfurt am Main, S. Fischer, 1976, p. 285.
10. S. Freud — C. G. Jung, *Briefwechsel*, Frankfurt am Main, S. Fischer, 1974, p. 30.
11. Lettre à Fritz Wittels du 18 décembre 1923. Ma traduction et mes italiques.
12. Cf. Jean Laplanche, « Discussion » à A. Balseinte et P. Ngaosyvathn, « Sur les amours enfantines d'après Sanford Bell, *Psychanalyse à l'Université*, t. 10, n° 37, jan. 1985 p. 127-128 et Michel Schneider, *Voleurs de mots*, op. cit., p. 168 et s.
13. Cf. mon article « Naissance des concepts : autoérotisme et narcissisme », *Psychanalyse à l'Université*, t. 9, n° 36, sept. 1984.
14. Lettre 82, *Briefe an Wilhelm Fliess 1887-1904*, Frankfurt am Main, S. Fischer Verlag, 1986, p. 158-159 et 161.
15. H. Swoboda, *Die Periode des menschlichen Organismus in ihrer psychologischen und biologischen Bedeutung*, Leipzig und Wien, F. Deuticke, 1904 et O. Weininger, *Geschlecht und Charakter*, Wien und Leipzig, W. Braumüller, 1903. Cf. les lettres complètes à Fliess et mon article « 1904 : dernier échange épistolaire entre Freud et Fliess », *Psychanalyse à l'Université*, t. 6, n° 24, sept. 1981.



16. Sur ces sujets je prépare deux livres aux P.U.F., un sur la construction de la théorie de la paranoïa et l'autre qui présentera des oeuvres choisies de Sadger.
17. Cf. aussi à ce sujet la problématique du dégoût de savoir in S. de Mijolla-Mellor, *Le plaisir de pensée*, Paris, P.U.F., 1992, p. 89 et s.
18. *Briefe an Wilhelm Fliess 1887-1904*, Frankfurt am Main, S. Fischer Verlag, 1986, p. 259. La patiente étant Frau P. présentée dans « Nouvelles remarques sur les névropsychoses-de-défense », *OCFP* III, p. 136 et s.
19. *GW*, 15, p. 64-65. Ce qui ouvre la voie de la thèse de Lacan où l'explication de la paranoïa est basée sur l'existence du surmoi.
20. Comme nous recouvrons dans cette étude un domaine de productions psychiques qui vont du normal au pathologique jusqu'au tréfonds de la psychose, nous travaillons ici de manière indistincte la séduction généralisée qui a été théorisée par Jean Laplanche, dans son livre sur l'angoisse *Problématiques I*, Paris, P.U.F., 1980 mais surtout dans *Nouveaux fondements pour la psychanalyse*, Paris, P.U.F., 1990 et la séduction sur son versant pathologisant que j'ai mis en relief dans ma thèse sur la paranoïa.
21. *GW*, 5, p. 56 et note 1.
22. Cette idée de la « compréhension inconsciente » fait une apparition météorique dans *Totem et tabou*. Saisissant la valeur de cette hypothèse, Ferenczi écrit à Freud que cette idée « refoule quelque peu à l'arrière-plan les théories phylogénétiques ». Freud-Ferenczi, *Correspondance*, 1908-1914, Paris, Calman-Lévy, 1992, p. 524.
23. Voir Jean Laplanche, *Nouveaux fondements*, *op. cit.*, et aussi pour la séduction maternelle, Jacqueline Lanouzière, *Histoire secrète de la séduction*, Paris, P.U.F., 1991, et pour la séduction de la fille J. André, « La sexualité féminine, retour aux sources », *Psychanalyse à l'Université*, t. 16, n° 62, avril 1991.
24. Helene Deutsch, « Okkulte Vorgänge während der Psychoanalyse », *Imago*, 12, 1926.
25. Burlingham D., « Kinderanalyse und Mutter », *Psychoanalytische Pädagogie*, 6, 1932 (anglais : « Child Analysis and the Mother », *Psychoanalytical Quarterly*, 4, 1935.)
26. *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, p. 67 et s. Freud ne possède que trois cas de soi-disant télépathie, deux datent de 1910 (cf. la correspondance avec Ferenczi) et celui du Herr Vorsicht serait le seul datant des années 30.
27. *GW*, VI, p. 67.
28. « Psychanalyse et télépathie », *OCFP*, XVI, p. 107-108.
29. *Ibid.*, p. 108.
30. S. Freud-S. Ferenczi, *Correspondance 1908-1914*, Paris, Calmann-Lévy, 1992, p.242.
31. « [Les phalanges célestes s'adressent au Seigneur :] Le regard donne des forces aux anges./ Encore qu'aucun ne puisse te sonder/ Et toutes tes hautes oeuvres/ Sont magnifiques comme au premier jour. » « [Méphistophèles :] Le petit dieu du monde reste toujours du même acabit/ Et il est aussi bizarre qu'au premier jour...Il le nomme raison et n'en use/ Que pour être plus bestial que toutes les bêtes. » « [et plus loin] ...m'apparaît, sauf le respect de Votre Grâce,/ Comme une des cigales aux longues pattes,/ Qui toujours vole et saute en volant/ Et aussitôt chante dans l'herbe son vieux petit Lied/ Et encore s'il s'étendait toujours dans l'herbe/ Dans chaque crottin [*Quark*] il fourre son nez. » Goethe, *Urfaust*, 267-270, 281-282 et 285-292. Ma traduction.